PÉTITION AU ROI DES FRANÇAIS,

TROUVÉE DANS LES PAPIERS DU ROI;

Lue à la féance du 6 Décembre 1792;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE, ET ENVOYÉE AUX 84 DÉPARTEMENS.

SIRE,

La paix de l'Europe, le bonheur de fes habitans, le vôtre, fe trouvent à ce moment invinciblement liés enfemble.

La révolution françoife menaçoit tous les trônes, en l'acceptant vous les avez raffermis.

Que veulent ceux qui vont s'unir au-delà du Rhin, contre cette conftitution que vous avez jurée, la guerre civile, la dévaftation, le démembrement de l'empire, & cependant quel a été le but de votre acceptation? d'éloigner les fléaux de votre patrie. Ils le favent! eh! quel français peut l'ignorer? Suivez, fire, les confeils de votre confcience, & craignez les ennemis de l'égalité;

attachez vous à ce principe d'éternelle raifon qui raffermit l'autorité légitime & la royauté, en les faifant renaître de la volonté d'un peuple libre, de la fouveraineté nationale.

Le roi de Pologne & vous, êtes les feules têtes couronnées de l'Europe qui n'ayez plus rien à craindre de ces événemens qui changent la face des Empires; le progrès des lumières, accéléré par la difcuffion contradictoire, dont la révolution françoife eft devenue le fujet, eft le figne indubitable d'une prochaine révolution dans l'efprit humain.

Lorfqu'un principe eft une fois admis par les hommes en général, on doit en confidérer les conféquences comme inévitables : on peut donc prédire que les nations européennes font au moment de fubordonner les intérêts divers qui les ont fi long-temps divifées, à l'arbitrage de la raifon, & de fe gouverner par fes principes.

Le peuple français, en poffeffion d'exercer par fes écrits & fon exemple, l'empire de l'opinion, fur les autres peuples, placé par la nature au milieu d'eux, eft devenu comme les anciens Athéniens, leurs modèles, par l'effet même de l'envie qu'il excite. Tout doit vous répondre que dans un temps très-court, & quelques précautions que prennent les gouvernemens, les autres nations reprendront l'exercice de leurs droits.

Et, s'il étoit poffible qu'en vous comparant aux autres rois, il s'échappât encore de votre cœur quelques regrets vers le pouvoir abfolu; c'eft en vous uniffant fortement à la conftitution, en faifant triompher fes principes, que vous parviendrez le plus sûrement à leur ôter ce funefte avantage; mais pourriez-vous en effet regretter cette autorité qui n'étoit illimitée que dans des points qui devoient la rendre odieufe? auriez-vous oublié, Sire, les réfiftances qu'on favoit lui oppofer lorfqu'il s'agiffoit de défendre les abus?

Trois hommes éclairés et vertueux l'ont tenté vainement fous votre règne; vous avez été forcé de les éloigner des affaires, & cependant quel étoit leur crime? d'appercevoir le précipice où les défordres de l'adminiftration vous conduifoient. Si vous euffiez confervé Turgot, Malsherbe & Necker, il n'y auroit point eu de révolution; mais ce n'eft point vous que l'on accufe de leur retraite, vous n'étiez pas alors affez puiffant pour foutenir un bon miniftre, lorfque l'archevêque de Sens a déployé cette puiffance qu'on vous difoit fans borne, vous avez pu juger vous-même de fa foibleffe.

La révolution ne vous a donc point dépouillé de votre autorité, elle s'eft faite, parce que vous l'aviez perdue, & qu'elle n'avoit point l'appui des lois émanées de la volonté d'un peuple libre. Aujourd'hui fur-tout, à l'inftant où vous aurez affermi la conftitution, vous pourrez mefurer vous-même cette autorité que la conftitution vous accorde & vous affure irrévocablement; vos miniftres l'exerceront pleine & entière, & fans crainte de trouver d'obftacle.

Tout puiffant pour faire le bien, les lois vous garantiffent encore contre les abus, de la confiance que vous accorderez aux agens de votre autorité : voilà votre fituation vue avec impartialité, & telle qu'elle eft en effet.

Une claffe d'hommes, celle dont vous êtes malheureufement environné, vous la préfente fous un autre point de vue; mais avant de prendre une réfolution conforme à fon defir, la prudence exige que vous examiniez quels font fes intérêts, font-ils en tout conformes aux vôtres? Eft-il vrai que ces intérêts, néceffairement différens, font pourtant communs en un point, ce qui vous oblige d'y attacher en quelque forte votre deftinée.

Un fimple citoyen auquel on donneroit un confeil

dont les suites pourroient compromettre sa vie, sa fortune & celle de ses enfans, péseroit avant de se déterminer toutes ces considérations; il compareroit entre eux les avantages qui lui seroient offerts, & les hasards dans lesquels sa démarche pourroit l'entraîner, & combien ne devroit-il pas s'indigner contre ceux qui chercheroient à le déterminer par le motif d'un fol orgueil ou d'un vil intérêt, au mépris de la destinée de cent millions d'hommes qu'une révolution imprudente peut compromettre à ce moment; *si tu doutes, abstiens-toi*, voilà le conseil de la sagesse & de la raison, s'il doit être la règle de tout homme, que diroit-on d'un roi, d'un père de famille qui l'auroit dédaigné?

Les nobles, ceux-là sur-tout, qui formoient autour du trône une barrière que franchissoient rarement la vérité, jamais la vertu, (les autres sont trompés. Ils aiment leur patrie, on leur a persuadé qu'ils vous servoient en s'armant contre elle. Voulez-vous les voir revenir près de vous, que toutes vos actions privées répondent à votre conduite publique. Je vais, Sire, vous dire une vérité cruelle; mais la patrie est en danger, si vous ne suivez promptement ce conseil, que vous ont déja donné des hommes qui vous aiment, vous deviendrez le complice de tous les François qui feront la guerre à la France, *vous serez patricide comme vos frères.*)

Le clergé, non celui-là qui prioit, non celui qui dans l'exercice de ses devoirs prêchoit par ses exemples les préceptes de la religion dont il étoit le ministre; mais le clergé hautain, mondain, ambitieux, intrigant; les magistrats, non pas ceux qui dispensoient laborieusement la justice après avoir laborieusement étudié les loix; mais les magistrats, usurpateurs de la souveraineté nationale, de l'autorité légitime du roi, instrumens de l'intrigue qui servoit ou renversoit les ministres; les financiers, espèces d'hommes chargés de pressurer la

nation pour alimenter le luxe des grands, leurs alliés, l'horreur du peuple & les tyrans du fisc; telle eſt cette claſſe, dont les intérêts vous appellent à la tête des mécontens.

Voilà les hommes que la révolution a mis au déſeſpoir, voilà ceux qui veulent renverſer la conſtitution, l'effacer dans le ſang de ceux qui l'ont faite; voilà les hommes qui veulent que vous ſerviez leur haine, voilà ceux qui veulent lier votre deſtinée à la leur, qui ſe diſent les amis du trône, ils en ſont, ils en ont toujours été les fléaux : les rois les plus ſages les ont toujours contenus par la puiſſance du peuple.

Plus rivaux, qu'amis du roi, les nobles ont en tout temps lutté contre ſon autorité; le roi n'étoit pour eux qu'un phantôme utile, une éponge imbibée d'or, qu'ils s'étoient réſervé le droit de preſſer au beſoin; par lui, mais pour eux, ils dominoient & gouvernoient la nation, & tous ſes malheurs dans la guerre & dans la paix, ſont leur ouvrage; c'eſt par leur intrigue que nos armées ont été battues, nos finances dilapidées, que le gouvernement étoit ſans force au-dedans, ſans conſidération au-dehors.

En tout temps ſoigneux d'éloigner le roi des affaires, & ſur-tout de la connoiſſance des vérités & des principes qui en rendent l'intelligence facile, par une ridicule étiquette & par des plaiſirs fatigans, ils prolongeoient ſon ignorance & le néant de ſa vie, & s'aſſuroient par ce ſyſtême de ſon incapacité.

Quels ſoins ont-ils pris de votre éducation, Sire? lorſque Turgot cherchoit à vous inſtruire, Maurepas ne vouloit que vous amuſer; votre caractère vous portoit vers Turgot; mais votre âge & la nature étoient pour le vieux courtiſan qui vous louoit pour vous gouverner, tandis que fatigué par des chaſſes forcées, & ne pou-

vant passer de cet exercice violent à l'attention qu'exigent les affaires, vous lui en laissiez tout le soin.

Je les rappelle tous à ce moment à votre souvenir, ces complaisans, ces compagnons de votre jeunesse, en est-il un seul qui ait voulu faire de vous un homme? non; mais vous devez ce bienfait à la nation, à la révolution. Que veulent-ils donc aujourd'hui? rentrer dans cet empire qu'ils ont perdu, car le roi, par la constitution, est mis hors de leur tutelle; elle pose, il est vrai, des borness au pouvoir.

Mais j'en appelle à vous, Sire, qu'avez-vous fait d'un pouvoir sans limite? Rappelez-vous le 24 août 1788; relisez l'édit qui suspendoit les paiemens, c'est de ce point qu'il faut partir pour juger le passé, le présent & l'avenir; de quelles intrigues n'avez-vous pas été enveloppé depuis que vous régnez? ils vous disent que vous n'êtes pas libre, & moi, j'affirme que vous ne l'êtes que depuis le 14 juillet 1789.

L'homme roi naît dans les entraves d'un grand devoir; tous les autres hommes, Sire, choisissent leur profession, & cette première liberté que n'ont pas les rois, vous dit assez qu'un roi n'est libre que d'être roi.

Citoyen, sans ambition, ami de l'ordre & des lois, vous ayant servi & l'Etat avec zèle & courage, vivant sans intrigue & fortement attaché à ma patrie, j'ai cru devoir adresser ces vérités au Roi des Français, à celui qui vient de déclarer à la France, à l'Europe, *qu'il sentoit profondément l'honneur d'être Roi d'un Peuple libre.*

KERSAINT, l'aîné, *Administrateur du département de Paris.*

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.